

Les américains : détachement de la chair

Carole Fréchette

Number 46, 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27751ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fréchette, C. (1988). Les américains : détachement de la chair. *Jeu*, (46), 146–151.

les américains: détachement de la chair

On trouvait, dans la représentation américaine, plusieurs éléments caractéristiques du théâtre dit postmoderne : mélange des genres, utilisation des technologies, éclatement du discours, superposition des images, simultanéité des actions. En rupture totale avec la représentation théâtrale traditionnelle, les spectacles venus des États-Unis puisaient abondamment aux autres arts ; *Turtle Dreams (Cabaret)*, de Meredith Monk, tenait bien davantage du concert que de la présentation théâtrale, et *The Angels of Swedenborg*, mis en scène par Ping Chong, privilégiait le langage de la danse. Dans son *Rachel's Brain*, Rachel Rosenthal proposait un mélange hétéroclite d'images, de musiques, de réflexions de toutes sortes, à la manière de la performance. Quant au spectacle du Wooster Group, *The Road to Immortality, Part Two: (...Just The High Points...)*, inclassable parmi les inclassables, il n'était ni théâtre, ni danse, ni performance, mais se situait quelque part entre le débat télévisé, le disque psychédélique et la crise d'hystérie, le tout entrecoupé de quelques morceaux de théâtre empruntés à la dramaturgie réaliste américaine.



Rachel Rosenthal, affublée de son costume extravagant, pendant les premières minutes de *Rachel's Brain*. « Cette femme de soixante-dix ans fascinait tout autant, sinon davantage, que le spectacle qu'elle proposait. » Photo : François Truchon.

Au cours de ce festival, le spectateur qui voyageait du Nord au Sud, au fil des représentations, était frappé par l'effet de contraste. À côté du théâtre direct et incarné, fondé sur la parole, préoccupé de vie et de survie, des Latino-Américains, les prestations des Américains paraissaient d'autant plus insaisissables, éclatées, autoréflexives. À côté des corps suant et souffrant, à côté des douleurs et des jouissances de la chair exhibées par les Argentins, les Brésiliens et les Mexicains, les anges de Ping Chong, enfouis sous les chasubles et les masques, et les corps évanescents de *Turtle Dreams* semblaient provenir non seulement d'une autre culture mais presque d'une autre planète. (Tombés du ciel, peut-être...)

Ce festival faisait découvrir des Américains détachés de la chair et de la matière, tournés vers l'élévation de la conscience et la spiritualité. Ils invitaient à réfléchir sur les mystères



Turtle Dreams (Witz), spectacle orchestré par Mérédith Monk. «Plutôt qu'une réflexion sur la destruction... une espèce de retour aux sources.» Photo: Jack Vartoogian.

du cerveau, sur l'intolérance et l'hystérie, sur la vie après la destruction nucléaire et la vie après la mort. Les citoyens de l'Empire, gavés de biens matériels, s'inquiètent de l'avenir de l'humanité et cherchent, derrière le visible, une dimension cachée qui pourrait redonner sens et espoir à leur monde en péril.

«rachel's brain» : le cerveau passé à la moulinette

Peintre, sculpteure, danseuse, femme de théâtre, Rachel Rosenthal se présente comme une pionnière de la performance. Elle travaille depuis une trentaine d'années à des spectacles qui intègrent différentes disciplines. *Rachel's Brain*, performance solo, mêlait musique, projections, jeu théâtral, exposé scientifique et quelques actions incongrues du plus haut comique. Madame Rosenthal, il faut le dire, est un personnage étonnant; crâne rasé, corps vigoureux, voix tonitruante, cette femme de soixante-dix ans fascinait tout autant, sinon davantage, que le spectacle qu'elle proposait.

Depuis son entrée en costume du XVII^e siècle aux couleurs criardes, jusqu'à la scène finale où elle jouait un gorille à qui on essaie d'apprendre à parler, Rachel Rosenthal assaillait le spectateur de multiples questions et informations sur le fonctionnement du cerveau humain. Si on prenait plaisir à regarder évoluer cette femme imposante d'une action à l'autre, on éprouvait de la difficulté à saisir toutes les nuances de la réflexion proposée. L'un des moments forts de ce spectacle fut le passage où la performeuse jouait avec des choux-fleurs



Un des spectacles les plus attendus du festival : *The Angels of Swedenborg* de Ping Chong. Photo : François Truchon.

symbolisant des cerveaux humains. Elle les coupait, les hachurait, les réduisait en bouillie dans un mélangeur, les posait sur son crâne chauve. Cette image du cerveau passé à la moulinette pour tenter d'en percer le secret demeure en mémoire longtemps, comme l'emblème de ce spectacle axé sur le questionnement. La réflexion conduite par Rachel Rosenthal sur la responsabilité des êtres humains devant la survie de la planète apparaissait très pertinente en cette fin de vingtième siècle, mais les moyens utilisés pour la transmettre au public n'étaient pas toujours efficaces. Une fois le spectacle terminé, il restait peu de choses, dans la tête du spectateur, de toute cette accumulation de données; seul demeurerait le souvenir d'une maîtresse-femme, d'un gorille et de quelques choux-fleurs.

meredith monk et ping chong : un ange passe

Turtle Dreams (Cabaret) et *The Angels of Swedenborg*, bien que radicalement différents dans leur forme et dans leur propos, se ressemblaient néanmoins par le climat qu'ils installaient. Il y avait, dans ces deux univers, quelque chose d'aérien, d'évanescent; tout en douceur et en lenteur, ces spectacles n'interpellaient pas le spectateur directement, mais l'enveloppaient dans une sorte de bulle qui flottait entre ciel et terre. En rupture totale avec le *glamour* à l'américaine, Meredith Monk et Ping Chong exigeaient du spectateur une ouverture, une patience et un recueillement auxquels il n'est pas habitué en cette époque de vidéoclips et autres bombardements visuels.

Présenté dans une salle de théâtre conventionnelle, *Turtle Dreams*, conçu comme un spectacle de cabaret, perdait, paraît-il, de son impact dans cette disposition à l'italienne. Peut-être cela explique-t-il, en partie, le peu d'enthousiasme soulevé par cette performance, par ailleurs très attendue par le public montréalais. Plusieurs étaient familiers avec le travail de Meredith Monk (par le cinéma, la vidéo, les disques) et s'attendaient à être transportés

par la présence de l'artiste sur scène. Or, pour la plupart, le miracle ne s'est pas produit. Peut-être était-il simplement trop tard, peut-être aurait-il fallu voir ce spectacle au moment où il bousculait par sa nouveauté. Cependant, si l'ensemble n'a pas ébloui, le travail vocal de Meredith Monk n'a pas manqué de fasciner. Le spectateur se laissait volontiers bercer par les chants répétitifs et trouvait, dans les voix chaudes et ouvertes, une sorte de paix. Sans jamais véritablement prendre forme (sauf dans cette image finale d'une tortue se déplaçant sur une maquette d'une ville désertée), le thème de la menace nucléaire flottait au-dessus de l'ensemble. Plutôt qu'une réflexion sur la destruction, c'est à une espèce de retour aux sources, à une célébration de l'énergie vitale que le spectateur était convié.

The Angels of Swedenborg était aussi parmi les «attendus» de ce festival. Le thème, surtout, éveillait l'intérêt; un spectacle sur les anges et sur l'au-delà n'est pas chose courante de nos jours. Cette préoccupation pour la spiritualité intriguait et laissait espérer un son de cloche nouveau dans l'univers théâtral actuel, marqué par la violence et le désespoir. S'inspirant de l'oeuvre du théosophe suédois Swedenborg, qui aurait vécu des expériences suprasensibles et visité le ciel et l'enfer, Ping Chong a mis en scène une expérience semblable, vécue par le descendant de Swedenborg. Sur la scène recouverte de plumes blanches, les anges, portant longues robes grises, ailes de carton et masques aux traits orientaux, effectuaient toutes sortes de rituels sur fond de musique cosmique. L'ensemble avait un caractère naïf et enfantin qui déroutait complètement. Ceux qui espéraient l'illumination de ce spectacle aux allures mystiques auront été déçus. L'univers mis en forme par Ping Chong ne se laissait pas pénétrer facilement, et la réflexion sur la vie après la mort demeurait confuse à la fin du spectacle. Pourtant, une fois dépassée cette première déception, quelque chose demeurait de cette expérience: une ambiance, une impression de calme, un mystère. Cela ne suffit pas pour dire qu'on a aimé, mais cela donne à tout le moins l'envie de revoir, de se reconfronter à l'énigme.

le wooster group : architecte du son

The Road to Immortality, Part Two (...Just The High Points...), création du Wooster Group mise en scène par Elizabeth Lecompte, a été, sans conteste, la prestation américaine la plus appréciée. Contrairement à leurs collègues cités plus haut, les membres du Wooster conservent, dans leur remise en question radicale de la représentation traditionnelle, un côté accrocheur, immédiatement séduisant, une efficacité toute américaine. *The Road...* était mené à un train d'enfer; pas de silence, pas de moment creux, pas le temps de se demander ce qu'on en pense. Un spectacle-ouragan.

Joué du début à la fin autour d'une longue table, jonchée d'objets de toutes sortes (micros, verres, pots à eau, console de son, raisins en plastique, *blender...*), *The Road...* était un spectacle «assis», qui donnait à voir des corps coupés en deux par une ligne horizontale tracée au niveau de la taille. Tout, ou presque tout, se passait au-dessus de la ligne, dans les voix, les regards et les gestes.

Au début, des hommes, assis à la table, lisaient, à tour de rôle, quelques passages d'oeuvres écrites par des auteurs marquants de la contre-culture des années soixante. Au bout de la table, le meneur de jeu donnait le signal de départ en actionnant une sonnerie. Entre les lectures, une femme racontait ses souvenirs de jeunesse, au moment où elle gardait les enfants de Timothy Leary. Cela sonnait comme une conférence, et aussi comme un quizz, à cause du son du timbre qui revenait constamment.

Puis, changement radical de ton et de propos. Des femmes en costumes du XVII^e siècle

jouaient, toujours derrière la table, le procès des sorcières de Salem. Cris stridents des accusées, voix étranglée du témoin, murmure doucereux du procureur. Hystérie générale. Cela sonnait comme un ouragan.

Puis, nouvelle volte-face. Comme s'ils étaient sous l'effet du L.S.D., les acteurs reprenaient des bribes de la scène précédente. Reprise des confidences de la gardienne d'enfants, rires continuels, phrases inachevées, son strident de la guitare électrique, *blender* à grande vitesse... Cela sonnait comme un disque psychédélique des années soixante.

Enfin, on était transporté au coeur d'un débat qui mettait en cause les idées de Timothy Leary. Témoignages, discussions, invectives. Cela sonnait comme une commission d'enquête télévisée.

D'une rare complexité, ce spectacle ne cesse de filer entre les doigts de celui qui essaie d'en rendre compte; faire un portrait de cette représentation est à peu près aussi difficile que de décrire une symphonie. Bien malin celui qui arrivait à déceler un fil conducteur dans cette cacophonie, car le lien entre l'intolérance du maccarthysme et celle des gourous de la contre-culture ne s'imposait pas de façon évidente. Ce tourbillon sonore qui emportait violemment le spectateur aurait eu toutes les raisons d'être agaçant; il était au contraire absolument enivrant.

Si l'on parle parfois de certains spectacles comme de tableaux vivants, c'est l'image de la sculpture qu'il faudrait évoquer pour rendre justice à cette création du Wooster Group; *The Road...* se présentait comme une véritable sculpture sonore, taillée à même les milliers de bruits qui envahissent notre vie quotidienne. Pour qui cherche au théâtre le plaisir de



The Road to Immortality, Part Two (... Just The High Points...), première séquence : les acteurs lisent quelques passages, choisis au hasard, extraits de certaines oeuvres marquantes des années soixante. Photo : François Truchon.

l'oreille autant que le plaisir de l'oeil, cette performance était un ravissement. Voix graves, aiguës, feutrées, hystériques, voix directes et médiatisées, musiques, bruits de toutes sortes se mêlaient en une sorte de symphonie du monde actuel. Ce qui, au début, semblait chaos et désordre, se révélait peu à peu une partition d'une précision époustouflante, exécutée par des maîtres de l'effet. Un théâtre décapant qui fait écho au monde assourdissant dans lequel nous vivons.

Avec leurs anges et leurs tortues, leur tornade sonore, leur hystérie, leur cerveau en compote, les Américains de ce festival auront quelquefois déçu, quelquefois ébloui, toujours provoqué, bousculé, étonné. C'est bien ce que l'on attendait d'eux.

carole fréchette